

# CLAIRE BIANCHI

CLAIRE BIANCHI

CLAIRE BIANCHI

## *Tombée pour lui*

Je m'appelle Louise, j'ai 30 ans, je suis rousse et j'ai deux mains gauches.

Jusqu'ici, je m'en accommodais plutôt bien. Mais ça, c'était avant que je rencontre l'homme de ma vie !

Bien décidée à mettre toutes les chances de mon côté, j'ai décidé de me guérir une bonne fois pour toutes de ma maladresse congénitale !

Armée d'une volonté à toute épreuve, je me suis lancée dans un véritable parcours du combattant peuplé d'entraîneurs pour le moins originaux... mais il en faut plus pour m'arrêter, croyez-moi. Même les catastrophes au bureau ou les idées saugrenues d'Agathe, ma complice de toujours, ne pourront me détourner de mon objectif.

Vous voulez tout savoir de mes péripéties ? Embarquez avec moi !

ISBN : 978-2-37733-025-6  
Prix France TTC - 15€ | editionsNL.com

*Tombée pour lui*



## *Tombée pour lui*

NL

CLAIRE BIANCHI

*Tombée pour lui*

editionsNL.com

ISBN : 978-2-37733-025-6

Tous droits réservés  
CLAIRE BIANCHI  
et Numeriklivres, Paris, France 2017

Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur, nous vous prions de ne pas la diffuser, notamment à travers le Web ou les réseaux d'échange et de partage de fichier. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivant du Code de la propriété intellectuelle.

editionsNL.com

## 1.

Je m'appelle Louise, j'ai 30 ans, je suis rousse et j'ai deux mains gauches.

Oui, je suis terriblement maladroite, mais rassurez-vous, uniquement pour les travaux manuels. En fait, en y réfléchissant bien, je n'ai pas non plus la langue dans la poche, ce qui m'a également valu mon lot de situations, disons... embarrassantes.

J'ai toujours été comme ça. Enfant, ma mère était persuadée que je présentais tous les signes d'un « léger » syndrome d'Asperger. Pas de bol : elle n'a jamais réussi à faire valider son diagnostic par aucun des spécialistes consultés. Elle aurait pu s'éviter tout ce mal en écoutant le docteur Lartigue, mon pédiatre. Je l'ai croisé par hasard dans la rue, la semaine passée : il m'a reconnue immédiatement et devinez quelle fut sa première question ? Il m'a demandé si ma mère était toujours convaincue de son diagnostic !

Il connaissait la réponse, ayant eu maille à partir avec elle pendant des années. Ma mère a toujours été à l'avant-garde : une reine du diagnostic, un vrai forum Doctissimo à elle seule, bien avant son apparition sur le net...

Je l'aime beaucoup le docteur Lartigue. Il est le seul qui n'ait jamais été contrarié par ma tare congénitale. Je lui dois le meilleur remède à mon mal incurable : il m'a suggéré de noter scrupuleusement tous les « incidents », comme il les appelait, dans un carnet, pour « finir par en rire un jour ». Il me disait qu'à défaut de soigner ma maladresse, cela constituerait une belle compilation. J'avoue. Aujourd'hui je ris de la plupart d'entre eux. C'est ce que je lui ai dit et je crois que ça l'a beaucoup touché. Il était ému que je m'en souvienne, mais surtout que j'aie continué si longtemps à répertorier méticuleusement mes frasques.

Je vous rassure tout de suite : j'ai pris l'habitude de vivre avec ma fatalité, ce petit nuage gris qui se promène au-dessus de ma tête en permanence, distribuant ses éclairs toujours au mauvais moment.

Jusqu'à hier, seize heures trente-deux. Oui, trente-deux, pas trente. Je suis une fille précise.

J'avais rendez-vous pour visiter un appartement déniché dans les petites annonces de Libé. Je suis assez *old school* des fois – je fais ici référence à mon goût immodéré pour la lecture quotidienne du journal, plus qu'à l'orientation politique de ses journalistes (oui, j'ai aussi de l'humour)...

Bref, je suis tombée sur l'appart » parfait : à deux pas du bureau, plein sud, avec une mezzanine « *fantastique* » et des « *prestations hors du commun* », le tout pour un prix somme toute raisonnable. Le rêve. Non, c'était encore mieux que ça, en fait. N'avez-vous jamais ressenti cette sensation d'avoir trouvé pile ce dont vous aviez besoin, suivie par un besoin compulsif, que dis-je, inextinguible, de l'obtenir ? Et bien, c'était moi à la lecture de cette annonce !

Ni une ni deux, je saute sur mon téléphone et compose le numéro. Deux minutes plus tard, l'agence me fixe rendez-vous à seize heures trente le même jour et me fournit l'adresse complète.

Laissez-moi vous dire que j'ai passé toute la journée excitée comme une puce, incapable de me concentrer, tout occupée que j'étais à m'imaginer dans cette mezzanine, profitant d'un chocolat chaud en bouquinant.

Comme je ne suis pas du genre à arriver en retard, je me suis pointé une demi-heure en avance sur les lieux. J'ai attendu comme une cruche, jusqu'à cette trente-deuxième minute fatidique. Et là : paf ! J'ai rencontré l'homme de ma vie ! Si, si ! Je vous jure ! Un mètre quatre-vingt-trois (à vue de nez), des yeux noisette, une allure à faire se retourner une bonne sœur et une voix... Ah ! Quelle voix ! Douce et masculine, enjôleuse et enthousiaste... Le genre qu'on pourrait entendre des heures durant, sans se soucier de ce qu'elle dirait, pourvu qu'elle continue sa douce mélodie. Il avait suffi de quelques mots pour m'en convaincre. Derrière les formules de politesse et l'entrée en matière, j'avais deviné toute la musicalité de sa voix, de ses légères inflexions à son débit. Bref, avec ces quelques mots je savais qu'avec lui, se faire raconter une banale journée de travail prendrait des allures d'épopée homérique.

Oui, c'est bon, je sais : normal, c'est un agent immobilier !

N'empêche. Ils n'ont pas tous cette voix-là, j'en mettrais ma main au feu. En prime, mon prince a un nom que je pourrais prononcer à l'infini : Nicolas Dalbiac.

Bien entendu, je me suis distinguée d'entrée de jeu : il venait à peine de me prévenir qu'il y avait une marche sur le pas de la porte

que je m'étais de tout mon long sous son nez ! Et une autre paire de collants bonne pour la poubelle, une ! Sans parler du sentiment de honte exacerbé par le très mauvais timing de cette chute, qui me fit bredouiller un stupide mais néanmoins adéquat « *Je suis désolée...* » Non mais, quelle cruche !

Courtois et prévenant, Nicolas m'a relevée avec douceur. Accrochée à son avant-bras, je n'en menais pas large, sentant pardessus le marché mes joues s'empourprer... Une rousse qui rougit, croyez-moi, c'est un ton sur ton qui ne fonctionne pas, mais alors pas du tout ! Plus j'y pensais, plus je rougissais, et plus je rougissais, plus j'avais chaud... L'an-goisse !

Mon état ne fit qu'empirer lorsque nous nous retrouvâmes dans l'ascenseur, exigü, pas à peu près, cela va de soi. Il eut la bonté d'âme de ne pas me dévisager et de faire comme si de rien n'était, alors que nous étions à quelques centimètres l'un de l'autre et que je venais de me gauler de façon magistrale. J'eus tout de même droit à un sourire discret, un tantinet gêné et même attendri, ça je l'aurais parié.

La visite de l'appartement se déroula sans que je ne casse rien ou trébuche à nouveau. Un miracle, si vous voulez mon avis. J'ai tout de même réussi à accrocher la ceinture de mon manteau à une poignée de porte (un classique), ce que je considère comme un moindre mal.

Pour une fois, l'annonce n'exagérait pas trop : la salle de bains était lumineuse, dotée d'une grande baignoire, la cuisine américaine mise en valeur par un comptoir en granit fraîchement posé et cette mezzanine... le salon parfait !

Inutile de vous dire que j'étais conquise et qu'il ne me fallut que cinq minutes pour me confirmer qu'il me fallait cet appartement ! J'ai quand même profité du reste de la visite guidée pour détailler Nicolas de plus près, tant qu'à faire. Il avait retiré son manteau en entrant et je devinai, derrière sa veste ajustée de larges épaules que son allure sportive confortait. Il me parut évident que l'animal était un sportif. J'essayais d'imaginer son activité de prédilection. Une chose était sûre, sa silhouette élancée excluait toute activité de bodybuilding à outrance – ça tombe bien, les pros de la gonflette sont la plupart du temps des narcissiques finis.

L'atmosphère confinée de l'appartement me permit de respirer encore une fois son parfum. Une odeur de lavande marquée, mais



pas trop sucrée. J'en avais pris une première dose dans l'ascenseur mais je dois dire que sa douceur avait un côté entêtant. Je tâchai de rester discrète en humant cette délicate fragrance qui me transportait direct en plein cœur de la Provence. La frontière est mince entre s'imprégner d'un parfum et renifler comme la dernière des enrhumées. Au prix d'un effort surhumain, je parvins à me contenir. Ma décision de prendre cet appartement était faite mais je tenais à profiter un peu plus encore de la présence de Nicolas. Je demandai à revoir la salle de bains. Il m'y précéda de bonne grâce, et croyez-moi, je profitai de chacun des pas qui me séparaient de la salle de bains pour apprécier sa démarche assurée, ses épaules décidément impressionnantes et... le reste !

Nous étions à présent face à face dans cette pièce que je me forçai à examiner afin de donner le change. Il ne m'avait fallu qu'un coup d'œil pour savoir que j'adorerai y prendre des bains brûlants. Lorsque le silence devint pesant (je préférerais me taire pour éviter de gaffer – les sous-entendus à double ou triple sens, je vous assure, je maîtrise, alors imaginez dans une salle de bain !), j'indiquais que j'étais prête à signer le bail, là, tout de suite. Ça tombait bien, il avait des formulaires dans sa serviette, que je me suis empressée de remplir sur le coin du comptoir. Il faudrait bien sûr que j'envoie les trois kilos de documents, preuves de revenus et autres paperasses avant d'obtenir le Saint-Graal : la signature des propriétaires.

Quelques minutes plus tard, je me retrouvai à nouveau seule sur le trottoir, avec deux beaux trous aux genoux, qui, j'en étais convaincue, attireraient l'opprobre sur moi et me pointaient d'une flèche rouge au-dessus de la tête, juste à côté de l'étiquette « *maladroite invétérée* » !

Je n'y pouvais rien pour le moment. De vous à moi, j'avais autre chose en tête : il fallait que j'appelle Agathe toutes affaires cessantes pour lui annoncer la, enfin les nouvelles. Tomber le même jour sur l'appartement de ses rêves et le prince charmant, avouez que ce n'est pas commun !

Agathe, c'est mon amie de vingt ans. Nous avons eu des parcours très différents mais ne nous sommes jamais perdues de vue. On a tout partagé. Tout, sauf les mecs. Y'a des limites, hein.

— Agathe ! Tu devineras jamais ! Je viens de trouver un appart » de folie et le prince charmant !

— Tu les as eus en pack dans ta pochette surprise, ma puce ? J'aime autant te prévenir de suite : le prince charmant, ça n'existe pas, un peu comme le père Noël et ses lutins, hein. En plus d'être une vaste escroquerie, l'idée du mec parfait, c'est tellement surfait. T'imagines comme ça serait chiant ?

— Oui, oh, hein, ça va ! J'ai dit prince charmant mais c'est une image. Ne va pas t'imaginer un mec en culottes bouffantes sur une boîte de biscuits. Encore que, maintenant que j'y pense... ça lui irait sûrement pas mal !

— Ça fait longtemps que je ne t'ai pas vue dans un tel état, toi ! Et tout ça sans aucune gaffe ?

— Euh...

— Ah ! Je me disais aussi. Raconte.

— Trois fois rien, je me suis juste étalée de tout mon long sous son nez... Je t'interdis de rigoler !

— Oh non, j'oserai jamais...

— Ben voyons.

— Bon, en tous cas, tu as déjà trouvé un appart » : celui-là, tu ne parviendras pas à le faire fuir, c'est déjà ça ! En revanche, pour monsieur Parfait, c'est pas gagné, avec le passif que tu te traînes...

Pan, dans les dents. Agathe marquait un point.

Je ne vous l'ai pas dit, mais jusqu'à présent, mes gaffes en série ont causé environ 90 % de mes ruptures... Les 10 % restants, je vous assure que je n'y étais pour rien, même si je n'oublie pas qu'Alexandre a essayé de me convaincre que s'il m'avait trompée, c'était de ma faute...

Je réfléchis un instant avant de lui répondre :

— Tu as raison. Mais cette fois-ci, ce sera différent. Pas question de finir aux urgences avec Nicolas, de lui casser le nez comme Pierre ou d'emboutir sa voiture comme celle de Jean-Baptiste, ni de me couvrir de ridicule devant ses parents, ma spécialité pour laquelle, je ne compte même plus les ex...

Tu sais quoi ? Je vais me « *guérir* », par tous les moyens !

— Parce qu'il le vaut bien ?

— Comment sais-tu que ses cheveux aussi sont parfaits ?

## 2.

Je venais de raccrocher et, déjà, des sensations contradictoires m'envahissaient. L'excitation, à la limite de la frénésie. L'envie de crier ma joie au visage des passants indifférents, mêlée... au doute. La peur de ne pas y arriver. Depuis vingt ans que je cohabitais avec ma maladresse, la documentais minutieusement, elle m'apparaissait comme une vieille complice qui ne se laisserait pas éjecter comme ça, sans rien dire. Vouloir me « *guérir* » de ce mal, c'était admettre qu'il s'agissait d'une maladie, d'un fléau endémique... Mais c'était aussi prendre conscience qu'il n'était pas une fatalité, chose que j'avais fini par accepter.

Pour me donner du courage, je me lançai à moi-même, tel LE défi : « *Toi qui m'as pourri la vie toutes ces années, je t'annonce officiellement que j'ai décidé d'en finir avec notre relation toxique !* »

Il n'en fallait pas plus pour me booster et j'échafaudai déjà mon plan. Je savais par où commencer : il faudrait que je me fasse aider. Et je savais par qui. Léa Perroux, la coach de vie au sujet de laquelle Jean-Jacques – c'est mon patron – ne tarissait pas d'éloges. C'est bien simple : depuis son divorce, il y a deux ans, il ne cesse de me vanter ses qualités à chaque occasion qui se présente à lui.

Je composai frénétiquement un texto à son attention : « *Salut boss ! Pourrais-tu me passer le numéro de ta coach miraculeuse ? Merci !!!* »

Après tout, si ça avait marché sur Jean-Jacques, il n'y avait pas de raison que ça ne fonctionne pas sur moi, vous êtes bien d'accord ?

OK, je n'ai pas trente kilos à perdre, ni le besoin de me relooker au complet et j'arrive à me maquiller sans ressembler à un clown mais sur le volet psy, je suis sûre qu'elle va pouvoir me donner le coup de pouce dont j'ai besoin !

La réponse ne se fit pas attendre. Je dois vous dire que Jean-Jacques vit avec son portable greffé à la main, chose que je trouve curieuse pour un quinquagénaire, mais après tout, pourquoi pas. Au moins

il ne fallait pas lui expliquer les subtilités du fonctionnement des nouvelles technologies à longueur de journée, c'était toujours ça !

J'étais à présent en possession du précieux sésame. Dix-sept heures vingt-sept. L'heure me semblait encore raisonnable pour appeler et puis, de toute façon, elle devait être habituée à bosser en dehors des heures traditionnelles de bureau. Allez, hop ! Je me lance. Un clic sur le numéro... ouuuu je veux le composer, stupide téléphone !

Six sonneries plus tard, j'étais en communication avec la fameuse Léa. Entre nous, avec une voix suave comme ça, l'espace d'un instant, je me suis demandé si je n'avais pas appelé une messagerie rose !

— Léa Perroux, comment puis-je vous aider aujourd'hui ?

Oula, ça sentait le discours formaté à plein nez, mais passons. Comment ? Tu vas voir ! Je m'empressai de répondre, de peur qu'elle raccroche si je persistais dans mon silence :

— Oui, bonjour, je vous appelle sur la chaude recommandation de Jean-Jacques...

Pourquoi avais-je dit « chaude » ? Quand je vous dis que je suis *aussi* capable de dire n'importe quoi...

Rire mutin de l'autre côté de la ligne. Oh là là ! Jean-Jacques, faudra qu'on se parle !

— Ah, Jean-Jacques... L'une de mes plus belles réussites. Et vous êtes ?

— Louise.

— Louise ! Depuis le temps qu'il me parle de vous, je serai ravie d'enfin faire votre connaissance.

Hein ? Ça commençait à sentir le traquenard à plein nez, ce truc ! Jean-Jacques, il faudra *vraiment* qu'on se parle !

Elle enchaîna :

— Je ne prends aucun nouveau client... sans les avoir d'abord rencontrés. Quand seriez-vous disponible pour un entretien préliminaire ?

— Euh, je ne sais pas moi... Maintenant, ça vous irait ?

— Vous êtes une rapide, vous. J'aime ça. Chez moi ou chez vous ?

Là, j'étais scotchée. Bouche bée, comme une nouille, au milieu du trottoir. Je me demandais ce qui pouvait bien m'attendre tout en me faisant la réflexion que, vue de l'extérieur, cette conversation

aurait pu figurer au panthéon du téléphone rose ! Je répondis, sans réfléchir :

— Chez moi, il faut que je change mes collants.

Non mais c'est pas possible de lâcher autant de conneries ! Changer de collants, qu'est-ce que je venais de dire...

Léa avait dû en voir d'autres ; elle ne broncha pas, se contentant de demander mon adresse, que je lui indiquai en me faisant violence pour ne rien ajouter d'autre. J'avais balancé assez de stupidités en quelques minutes.

Elle m'indiqua qu'elle serait chez moi dans une heure et termina en précisant d'un ton détaché, que ça me laisserait le temps de me changer. Je m'apprêtais à me justifier mais elle ne m'en laissa pas l'occasion, raccrochant presque abruptement. C'était peut-être mieux ainsi. Ma petite voix intérieure me disait que si j'en rajoutais, je risquais de m'enfoncer un peu plus.

\*

À tout prendre, j'aurais préféré rencontrer Léa dans mon futur appartement mais à défaut, mon cagibi de la rue des Pyrénées ferait l'affaire. La première chose que je fis en arrivant fut de me dégouter une nouvelle paire de collants. Lorsque mes genoux eurent retrouvé une apparence normale, je regardai autour de moi : quel bordel ! Je commençai à ranger tant bien que mal, avant de m'arrêter net : Jean-Jacques m'avait tant parlé de sa démarche quasi initiatique. Je me souvins qu'il avait mentionné la nécessité de l'authenticité du processus. Pour pouvoir conseiller utilement ses clients, Léa devait les évaluer dans leur « *milieu naturel* ». OK, eh bien, puisque c'était comme ça, j'allais lui montrer mon environnement tel qu'il était. Je laissais tomber la pile de magazines sur la table basse et me contentai de ranger la vaisselle qui traînait. Il y a des limites à l'authenticité, pas vrai ?

Afin de tromper mon impatience, et sans doute pour mesurer le chemin que j'avais à faire, j'attrapai le gros carnet dans lequel je notais mes « *faits d'armes* ». J'en étais au sixième tome. Des petites maladresses ordinaires, avec un petit penchant pour les accidents domestiques, j'en avais des tonnes : le paquet de riz qui vous échappe des mains au moment de le verser dans son verre doseur, la tasse en verre « *inopinément* » oubliée sur la cuisinière allumée, une inspiration

à toute épreuve dans les variations sucré/salé, on pouvait dire que mon inventivité en la matière ne connaissait pas de limites.

La nature m'a dotée d'une bonne vue mais celle-ci me fait des blagues plus souvent qu'à son tour. Je ne compte plus les portes en verre, lampadaires, marches vicieuses ou papiers gras (véridique) qui testent mon sens de l'équilibre avec, invariablement, le même résultat : la gravité 1, Louise 0.

La sonnerie interrompit cet inventaire à la Prévert. Je me précipitai sur l'interphone, prenant le temps de reprendre mon souffle – mon appartement n'est pas grand mais je ne suis pas très sportive – avant de décrocher. C'était elle. Pile à l'heure. J'aime ça la ponctualité.

J'allais enfin mettre un visage sur cette voix et surtout, en apprendre plus sur la méthode « *coach de vie* » appliquée à ma petite personne...

Quelques instants plus tard, Léa signala sa présence en tapant sur ma porte d'entrée. Ben oui, utiliser la sonnette, c'eût été trop convenu. « *Louise, on se calme* », me dis-je. « *Après tout, c'est toi qui l'as appelée, elle ne t'a rien demandé* ».

J'ouvris la porte, découvrant enfin cette mystérieuse femme. Une pure vamp ! Jessica Rabbit, en brune et avec une jupe importable – limite attentat à la pudeur – à la place de la robe du soir de la compagne du lapin ! Quant à son décolleté... hé ! J'ai demandé une coach de vie moi, pas une femme fatale ! Remboursez !

OK, je n'avais encore rien payé mais la seule vue du sac accroché à son avant-bras me fit craindre des tarifs plus que prohibitifs ! Il faudra faire avec : on n'a rien sans rien.

Elle me serra la main énergiquement et, sitôt entrée dans l'appartement, le détailla d'un regard circulaire, avant de lâcher un laconique : « *intéressant* ». Léa se dirigea vers le canapé, s'assit et, tapotant de sa main la place à côté d'elle, m'indiqua qu'elle m'attendait pour commencer. Je m'exécutai, un peu hésitante, comme une gamine se rendant au tableau.

— Alors, c'est vous. Vous êtes conforme en tous points au portrait que Jean-Jacques m'a fait.

— Ne sachant pas ce qu'il a bien pu vous dire – mais ce n'est qu'une question de temps – je vais prendre ça comme un compliment...

— Oh, ne vous méprenez pas, je parlais de votre caractère, de ce que je vois dans vos yeux, votre posture.

Cela dit, vous êtes un joli brin de fille et j'en connais une bonne dizaine qui tueraient pour avoir naturellement votre couleur de cheveux.

Un joli brin de fille... Le genre d'expression que n'aurait sans doute pas renié mon arrière-grand-père. Un peu démodée, mais j'acceptai le compliment sans me formaliser.

— Eh bien, merci ! Et sous mon casque, que voyez-vous, au juste ?

— Une jeune femme qui a un grand potentiel mais qui souffre du boulet qui la retient.

Je la regardai, interloquée. J'aurais pu jurer qu'elle parlait d'un de mes ex, mais je sentais que derrière ces mots, il y avait bien plus de profondeur. Je la laissais continuer :

— J'ajouterai que puisque vous m'avez appelée, vous cherchez une issue. Je connais suffisamment votre patron et, de ce qu'il m'a dit de vous, je ne pense pas que votre souci soit professionnel. C'est donc du côté de votre vie personnelle que vous souhaitez mettre de l'ordre...

Elle avait fini sa phrase en contemplant ma table basse d'un œil circonspect. Finalement, j'aurais peut-être dû la ranger et planquer mon carnet...

— Il ne s'agit pas simplement mettre de l'ordre. Je souffre de maladresse congénitale, je suis une sorte de miss Catastrophe et ça me — pardonnez-moi l'expression — pourrit la vie depuis ma plus tendre enfance. Sauf que jusqu'à présent, je vivais tant bien que mal avec, mais...

— Quelque chose a changé aujourd'hui.

Bon Dieu, que je déteste qu'on me coupe la parole. Je pris une grande inspiration avant de poursuivre :

— Oui. J'ai rencontré l'homme de ma vie.

— Rien que ça ! Et vous souhaitez vous débarrasser de votre maladresse pour ne pas risquer de gâcher cette relation naissante... ?

— Naissante, c'est un peu exagéré. S'il fallait comparer ça à une grossesse, disons qu'on se situerait un poil avant la conception, vous voyez ce que je veux dire ?

— Ah. Oui. En fait, pour le moment, il n'y a que vous qui soyez au courant que vous êtes faits l'un pour l'autre.